
Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce. Globalization
and the French Monarchy*

Cambridge, Cambridge University Press, 2010, 305 p.

Silvia Marzagalli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12647>
DOI : 10.4000/ahrf.12647
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012
Pagination : 166-169
ISBN : 978-2-200-92761-5
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Silvia Marzagalli, « Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce. Globalization and the French Monarchy* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 369 | juillet-septembre 2012, mis en ligne le 28 février 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12647> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12647>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce. Globalization and the French Monarchy*

Cambridge, Cambridge University Press, 2010, 305 p.

Silvia Marzagalli

RÉFÉRENCE

Paul CHENEY, *Revolutionary Commerce. Globalization and the French Monarchy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, 305 p., ISBN 978-0-674-04726-6, 45,50 €

- 1 Le livre de Paul Cheney analyse comment les intellectuels et les administrateurs français du XVIII^e siècle ont conçu et conceptualisé les changements provoqués par la découverte puis la colonisation des Amériques et l'expansion des échanges commerciaux qui a suivi, et les réponses qu'ils ont apportées aux défis imposés par les mutations du monde qui les entourait. En parcourant avec finesse les écrits des hommes plus ou moins connus du Siècle de lumières, le livre démontre que la perception des « progrès du commerce » et l'importance centrale prise notamment par le commerce colonial, constituent un aspect essentiel pour comprendre la pensée du XVIII^e siècle. Loin de représenter une branche cloisonnée du savoir, la « science du commerce » participe ainsi pleinement à la construction d'une vision du monde dans laquelle politique, morale et économie constituent un tout indissociable.
- 2 La démonstration est brillante. Dans un style concis et clair, Paul Cheney choisit avec bonheur un nombre d'auteurs ciblés, toujours contextualisés, dont il rappelle les liens avec les sphères du pouvoir et avec d'autres penseurs du XVIII^e siècle. Dans cette indispensable contextualisation, la prise en compte de la proximité entre ces théoriciens et le monde des échanges atlantiques est systématique : plus de la moitié d'entre eux sont des Parisiens, et leur appréhension de ces réalités est parfois relative. N'empêche que les discours qu'ils élaborent fournissent le cadre qui permettra de conceptualiser la situation coloniale, notamment lorsque la Révolution mettra sur le métier la question de l'esclavage : la volonté de sauvegarder la production agricole et la

propriété s'unira alors, comme chez Barnave, à l'idée de la nécessité d'une classe intermédiaire (celle des blancs) et de la prise en compte des réalités spécifiques propres aux colonies, pour mieux nier toute légitimité aux revendications de liberté universelle.

- 3 La structure du livre et la démonstration qu'elle supporte sont limpides. L'analyse va droit à l'essentiel, au point que le meilleur service que l'on puisse rendre à ce type de livre pour le lecteur francophone, c'est de le traduire intégralement, plutôt que d'essayer d'en restituer les grandes lignes en quelques pages. L'ouvrage est bâti autour d'une série de chapitres qui suivent thématiquement et chronologiquement l'évolution de la pensée économique, et plus spécifiquement la place qu'elle accorde au commerce. Après avoir montré comment l'histoire du commerce ouvre vers des considérations générales sur la constitution des pays commerçants (formes politiques, structures sociales, mœurs), et comment elle informe la réflexion sur la nature du gouvernement des États (chap. I), Paul Cheney affronte la pensée de Montesquieu (chap. 2), puis démontre comment l'histoire philosophique a fourni un langage commun aux théoriciens, réformateurs et diplomates du siècle, permettant une réflexion abstraite aussi bien que son implémentation concrète (chap. 3). Il procède ensuite à l'analyse de la dramatique situation des finances françaises que les hommes du XVIII^e siècle reliaient au commerce par le biais du système de taxation, des dépenses des guerres aux enjeux coloniaux, et plus généralement à des réflexions sur l'empire d'un « climat » déterminant la constitution et la nature d'un pays (chap. 4). Après un chapitre consacré à la pensée des physiocrates (chap. 5), l'auteur se focalise sur les relations entre métropole, colonies et commerce national et sur l'évolution qui mène la « périphérie » coloniale à acquérir une place centrale à la fin de l'Ancien Régime (chap. 6), avant d'aborder les débats autour du statut des colonies et de ses habitants de la Révolution à la chute de la monarchie (chap. 7). Axés plus spécifiquement sur les colonies antillaises, ces deux derniers chapitres illustrent, à partir des jalons posés auparavant, les cadres mentaux de tous ceux qui, au Siècle de lumières, se sont penchés sur le commerce colonial, qu'ils soient négociants, colons, administrateurs et hommes au pouvoir, ou philosophes, lorsqu'il s'agit, face à l'importance acquise par les Antilles, de repenser les relations entre métropole et colonies et la place de celles-ci dans la monarchie française et dans l'économie-monde atlantique.
- 4 Outre l'entrée la plus évidente – en matière d'histoire des idées – l'ouvrage fournit aux historiens du commerce une analyse éclairante qui permet de replacer à leur juste place les discours et les dispositions législatives concrètes auxquels ils sont confrontés. Mais surtout, Paul Cheney réussit à nous replonger dans un univers mental dans lequel il n'y a pas de cloisonnements entre les disciplines, en passant ainsi avec aisance de l'analyse économique à la politique, voire à la morale, et des questions épistémologiques à celles de méthodologie (avec notamment de très belles pages sur l'usage de l'histoire comme méthode d'analyse des dynamiques économiques d'une société). Les chercheurs s'intéressant à l'histoire culturelle ne resteront pas insensibles à cette démarche et à cette sensibilité qui contextualise systématiquement les écrits dans les parcours de vie de leurs auteurs. Paul Cheney prend par ailleurs beaucoup de soin pour présenter les fondements, la méthodologie et les conséquences des perspectives adoptées par les principaux acteurs de ce renouveau profond de la pensée économique, voire les raisons de leur succès : celui de Montesquieu repose entre autres sur le fait qu'il a réussi à exposer de manière cohérente une série d'éléments largement partagés par son époque, retracés dans le premier chapitre de l'ouvrage. Mais surtout, le livre apporte sur chacun de ces aspects un regard original, et qui plus est, un regard

systemique. Cet ouvrage est une très belle leçon d'histoire globale, encore plus que d'histoire atlantique.

- 5 Il est impossible de rendre compte de la richesse et de la pertinence des analyses menées par Paul Cheney dans ce livre foisonnant, qui n'hésite pas à secouer un certain nombre d'idées reçues, lorsqu'elles lui semblent davantage forgées par la réflexion économique des XIX^e et XX^e siècles que par une compréhension intime de la pensée du Siècle des lumières. Il en est ainsi, par exemple, de la caractérisation comme « mercantiliste » de la pensée du premier XVIII^e siècle, qui s'opposerait au prétendu « libéralisme » de la seconde moitié, alors que l'auteur nous démontre que ces catégories ne structuraient pas la pensée économique des contemporains.
- 6 Il est peut-être plus utile, pour comprendre la démarche générale de ce livre, de montrer à partir d'un exemple – ici celui du chapitre V consacré aux physiocrates – comment l'auteur procède dans la reconstitution de la globalité de la pensée du XVIII^e siècle, pour laquelle science, politique, morale et économie ne constituent que des angles d'éclairage complémentaires dans la recherche d'une intelligence globale du réel (pour des remarques sur la relecture fournie par Paul Cheney de la pensée de Montesquieu, voir le compte rendu d'ouvrage par Rebecca L. Spang sur *H-France Review*, Vol. 11, mars 2011, n° 86 [<http://www.h-france.net/vol11reviews/vol11no86Spang.pdf>], consulté le 31 mars 2012). Plus encore que l'affirmation de la centralité de l'agriculture dans l'économie, c'est l'approche méthodologique des physiocrates qui constitue d'après l'auteur leur nouveauté fondamentale : alors que l'histoire du commerce avait jusque-là fourni le matériel de base pour toute théorisation, permettant de décliner concrètement la relation entre les spécificités d'une société – ses mœurs et son climat, pour le dire comme Montesquieu – et son économie, Quesnay et ses disciples nient l'apport de l'histoire, se posant résolument, dans le système des connaissances humaines qui est à la base de *l'Encyclopédie*, dans le champ de la raison et pas dans celui de la mémoire. On mesure ainsi pleinement le caractère de rupture revendiqué par les partisans de cette approche, qui veulent faire de l'économie une véritable science, capable de déduire les principes du gouvernement économique des constats nés de l'observation empirique, pour aboutir à l'élaboration de lois universelles. On est ainsi aux antipodes de la conception selon laquelle la science du commerce doit s'adapter aux circonstances propres à une société, et changeantes dans le temps, en prenant donc en compte l'histoire. L'économie refuse désormais la contingence du politique pour se rattacher aux lois immuables de la *nature*, qui fixe les règles : le terme même de physiocratie révèle ainsi la rupture introduite par ce courant de la pensée, d'où découle naturellement une propension pour le despotisme éclairé, balayant les oppositions (notamment parlementaires) qui reposent sur l'usage de l'histoire comme source de légitimation. S'ils récusent, suivant Bodin, toute division du pouvoir, les physiocrates ne voient toutefois dans le souverain que l'interprète qui traduit en lois positives les principes du droit naturel et de la propriété qui sont, suivant Locke sur ce point, à la base de toute société. Mais l'auteur ne cède jamais à la tentation de la simplification extrême : ainsi, tout en ayant démontré le refus assumé de l'histoire, même philosophique, en tant que méthode pour les physiocrates, il signale aussitôt qu'un cinquième des articles publiés par leur principal organe de presse, les *Ephémérides du citoyen*, est consacré à l'histoire du commerce et au commerce colonial. De même, leur posture ne les empêche pas pour autant de s'adonner à des descriptions des « progrès du commerce » – le commerce étant conçu comme la quatrième et dernière phase de la civilisation dans une vision évolutive du processus historique qu'ils partagent avec

d'autres. Ils dénoncent ainsi ses effets néfastes lorsque ceux-ci s'accomplissent dans le cadre d'États féodaux et fiscaux aux politiques impérialistes, qui promeuvent par exemple des compagnies à monopole. Le privilège s'associe alors à l'esprit du gain et au luxe pour produire des conséquences délétères sur le corps social, qui supporte les coûts sans en ressentir les bénéfices. De là à passer à une réflexion sur la nature du système fiscal qui devrait accompagner l'économie et le commerce, il n'y a qu'un pas qui est vite franchi par le courant physiocrate, mais cela conduit aussi chez certains, comme Roubaud, à refuser le paradigme dominant du *doux commerce* ou, comme chez Mirabeau, à nier un quelconque caractère positif systématique à l'empire colonial et à souligner l'impossibilité à terme, pour les métropoles européennes, de garder leurs colonies américaines dans le cadre d'un système mercantile propre à des États de type féodal, prônant ainsi implicitement un modèle dans lequel les colonies seraient insérées dans l'espace économique intégré de liberté envisagé pour la *nation*.

- 7 Outre par la profondeur de son analyse, le livre de Paul Cheney se caractérise aussi par sa qualité pédagogique, qui se manifeste non seulement par l'intelligibilité de sa présentation des questions complexes, mais aussi par les explications ponctuelles sur le système administratif ou fiscal français, marquées par une grande précision et une forte capacité de synthèse (la bulle *Unigenitus* ne date toutefois pas de 1721, p. 148, et le premier exclusif mitigé date de 1767 et non de 1765, p. 6). L'ouvrage offre une interprétation rafraîchissante de la manière dont les élites françaises ont repensé un monde marqué par l'essor du commerce atlantique. La prise en compte du commerce asiatique demeure épisodique, et de manière plus surprenante, les débats autour du traité Eden-Rayneval n'ont pas été évoqués. Reste que l'ouvrage est solide, et que l'auteur domine parfaitement, d'en haut, son sujet, tout en sachant prendre le temps d'analyses détaillées. Si on peut regretter l'absence d'une bibliographie, qui aurait permis de se rendre compte d'un coup d'œil de l'ampleur du corpus documentaire mis à contribution, l'index final des noms, lieux et thèmes permet de repérer les auteurs cités dans les notes finales (p. 232-289). Il y a de bons livres, et il y a des livres incontournables : l'ouvrage de Paul Cheney appartient à ces derniers.